
KOHLER Florent, *Tombeau des Aymorés. Le monde souterrain des Indiens Pataxó (Bahia, Brésil)*

Philippe Erikson



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/jsa/12206>

DOI : 10.4000/jsa.12206

ISSN : 1957-7842

Éditeur

Société des américanistes

Édition imprimée

Date de publication : 31 juillet 2012

Pagination : 212-216

ISSN : 0037-9174

Référence électronique

Philippe Erikson, « KOHLER Florent, *Tombeau des Aymorés. Le monde souterrain des Indiens Pataxó (Bahia, Brésil)* », *Journal de la Société des américanistes* [En ligne], 98-1 | 2012, mis en ligne le 01 septembre 2012, consulté le 04 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/jsa/12206> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jsa.12206>

Ce document a été généré automatiquement le 4 septembre 2022.

Tous droits réservés

KOHLER Florent, *Tombeau des Aymorés. Le monde souterrain des Indiens Pataxó (Bahia, Brésil)*

Philippe Erikson

RÉFÉRENCE

KOHLER Florent, *Tombeau des Aymorés. Le monde souterrain des Indiens Pataxó (Bahia, Brésil)*, Peeters, Paris, 2011, 240 p., bibl., annexes, ill., photos, tabl., cartes

- 1 Émouvante histoire que celle des Pataxó, dont Florent Kohler brosse ici un portrait nuancé et néanmoins plein d'empathie. Jusqu'à ces derniers temps – c'est-à-dire jusqu'à ce qu'ils se mettent à revendiquer avec véhémence leur autochtonie – bien peu semblait distinguer ces modestes pêcheurs ou agriculteurs sans terres des autres habitants du Nordeste rural. Aujourd'hui, ces voisins des Maxakali et possibles descendants des Aymoré d'antan disposent de leur propre « Terre indigène » et affichent ostensiblement une identité amérindienne récemment reconstruite. Peu visibles hier encore, ils ne perdent à présent aucune opportunité de célébrer leurs racines, quitte à élargir quelque peu le spectre de l'indigénité afin d'y inclure le catholicisme, l'éducation scolaire et la propension à déboiser la forêt environnante. Caricatures d'Amérindiens pour les uns, derniers représentants des « Indiens de la Découverte » pour les autres – mais ni l'un, ni l'autre en fin de compte –, les Pataxó constituent en tout cas un fascinant exemple de société indigène « renaissante » (« émergente », dirait-on au Brésil). Le principal mérite de cet ouvrage est de proposer une étude approfondie tant des discours que des pratiques qui entourent ce remarquable cas de résurgence d'une identité collective. Identité qui, comme le suggère le sous-titre du livre, semble remonter d'un imaginaire monde souterrain peuplé d'ancêtres mythiques, où elle aurait été si longtemps enfouie.
- 2 Paradoxalement, l'indianité des Pataxó semble osciller entre l'outrance et le minimalisme. Outrance dans l'exubérant foisonnement des signes extérieurs

d'indigénéité ; minimalisme dans la vraisemblance de ces derniers. L'auteur de ce compte rendu, à l'occasion des « jeux indigènes » qui s'étaient déroulés en 2004 dans l'État de Bahia, a par exemple vu un Pataxó tenter de s'immiscer dans un groupe de Kayapo en train de danser. Pourvu d'un petit hochet, il tournait autour d'eux en mimant l'extase chamannique, tout en poussant des cris d'Apache hollywoodien. « Naturellement », sa prestation était en total décalage avec la dimension éminemment collective, la chorégraphie posée et le tempo serein de ses collègues amérindiens du Brésil central. Outrance de la gestuelle, minimalisme quant au nombre de participants... Au cours de ces mêmes jeux, lors des conférences de presse et autres débats auxquels les leaders étaient conviés, les Pataxó s'exprimaient non seulement au nom de leur peuple, mais aussi au nom de l'ensemble de leurs frères indigènes. Au nom des Matis, par exemple, venus de beaucoup plus loin en forêt, mais qui le plus souvent, faute d'une maîtrise suffisante du portugais, ne participaient même pas à ces réunions, n'ayant guère compris ni où, ni quand, ni même pourquoi elles avaient lieu¹...

- 3 Au Brésil, on parle parfois du « kit FUNAI » (la panoplie du parfait Indien) pour désigner les colifichets utilisés par d'aucuns pour contrefaire l'Indien. Le fait est qu'*a priori* on aurait envie de se gausser de ces Indiens de pacotille ou, en tout cas, de contester, sinon leur sincérité, du moins leur désintéressement. Ne résident-ils pas dans une des régions les plus touristiques du Brésil, proche du lieu où Pedro Álvares Cabral aurait débarqué pour la première fois en 1500 ? Pataxó, « Patachons », Pataxó, « patates chaudes », et autres plaisanteries faciles viennent à l'esprit devant tant d'étalage d'indianité kitch, conjuguant le maximum de clichés avec le minimum de vraisemblance. Difficile, à première vue, de prendre au sérieux ces émules de Pocahontas vêtues de jupettes en fibre et de soutiens-gorge en coques de noix de coco, coiffées de plumes de poulet fichées à même leurs cheveux crépus et proposant un bien piètre artisanat qui fait la part belle à de bien rudimentaires colliers de graines de *juerana* (semblables à des pépins de pastèque) et d'ineptes arcs miniatures... Kohler parvient cependant à nous convaincre que « les arguments laissant entendre que les Pataxó auraient “découvert qu'ils sont Indiens pour en tirer des avantages” ne tiennent pas debout » (p. 83). La situation des Pataxó est bien plus complexe qu'elle n'en a l'air, et l'une des plus grandes réussites de ce livre est d'en apporter une preuve flagrante. La visite de l'envers du décor réserve toutefois quelques surprises de taille.
- 4 Ni cyniques usurpateurs d'identité, ni néo-Indiens mystiques en mal de fantasmes plumassiers, les Pataxó n'en présentent pas moins un profil équivoque. Celui d'anciennes cibles de stéréotypes racistes qui cherchent désormais l'épanouissement dans la mise en acte des stéréotypes inverses... Celui de victimes d'une féroce répression néocoloniale jusque dans les années 1950 qui n'hésitent pas, deux générations plus tard, à sacrifier sur l'autel de leurs intérêts immédiats les derniers reliquats de la forêt de l'État de Bahia (la fameuse Mata Atlântica), au nom même de leur statut de premiers occupants et d'enfants de la Terre Mère. Personne ne « se demande pourquoi les descendants des colons portugais ne portent pas de fraise ni de pourpoint brodé » écrit justement Kohler (p. 13). L'improbable allure des Pataxó n'en est que plus déroutante et incite à se demander pourquoi la revendication de leur spécificité culturelle passe par la mise en scène des représentations caricaturales qu'aurait d'elle la population dominante ; pourquoi ils incarnent à la perfection, et à la limite du burlesque, ce que Ramos (1994) appelait joliment « *the hyper-real Indian* ».

- 5 Pour ce qui est du langage, on ne s'étonnera pas qu'en dépit de la petite douzaine de mots « purement pataxó » supposés différencier leur parler de celui des autres Brésiliens, ce soit bel et bien en portugais que les Pataxó déclinent les thèmes du respect de la nature et de la symbiose entre l'Indien et la forêt, et parlent sans relâche de « sensibilisation », de « développement durable », de « reforestation », d'« agriculture raisonnée », de « ressources renouvelables » (p. 189). « L'Indien ne fait qu'un avec la forêt [...] la vie est sacrée. Nous ne pouvons tuer une plante ou une bête, quelle que soit la forme de vie nous devons l'aider » (p. 89). Mais, derrière ces discours lénifiants, derrière cette inlassable évocation de la sacralité de la Terre Mère, se profilent quelques chiffres effarants : les Pataxó ont « déboisé 80 % de la forêt qui poussait sur la terre indigène dans ses limites de 1991 » (p. 90), et l'argent gagné par certains comme agents environnementaux pour protéger le milieu ambiant leur servait en fait à acheter des tours à bois. Ils pouvaient ainsi démultiplier, pour le marché touristique, une production d'écuelles alimentée par la déforestation (p. 154) !
- 6 On aurait *a posteriori* envie de s'indigner de tant d'hypocrisie, mais Kohler, à bien des égards, désamorce la pompe ou, en tout cas, incite à la prudence en proposant une analyse autrement plus subtile de la situation. Lui-même, loin de s'offusquer qu'on lui ait menti sur ces points comme sur tant d'autres, analyse lucidement tous les décalages entre actes et paroles qu'il ne cesse de constater. Non pour s'en moquer ou en souligner le caractère déroutant, mais plutôt pour décrypter et donner un sens aux situations complexes qui se dissimulent sous ce vernis de « *self-denying stereotypes* ». Les mensonges aussi peuvent faire sens, et nul n'est mieux placé que Kohler, à l'origine spécialiste de littérature comparée, pour savoir que souvent le but d'un récit « n'est pas d'énoncer des vérités factuelles, mais d'ancrer une autorité dans l'Histoire » (p. 165). Ainsi, à propos des exagérations introduites dans son récit d'un massacre commis en 1951, il écrit :
- José Ferreira, né après 1951, a ajouté à l'épisode de l'attaque par la police la scène des bébés empalés sur les machettes, un ajout qui trahit la manière dont la narration acquiert une dynamique fictionnelle : cette vision d'horreur est générée par la violence contenue en puissance dans la scène, comme une manière de traduire en image une émotion vivement ressentie... (p. 76)
- 7 Indiens d'opérette, sans doute, mais non moins protagonistes (et victimes) d'une réelle tragédie, tels sont donc les Pataxó, « vrais-faux » Indiens de la côte brésilienne. Kohler consacre à la mémoire de l'épisode traumatique qui les a affligés en 1951 certaines des pages les plus émouvantes de ce *Tombeau des Aymorés...*, montrant notamment dans quelle mesure celui-ci ressort en fin de compte comme l'acte fondateur de leur renaissance ethnique. Il montre aussi que c'est vraisemblablement en toute bonne foi qu'ils ramènent *sustentável* à *sustensar-se* : le développement durable (*desenvolvimento sustentável* en portugais) étant redéfini comme celui qui leur permet de se... sustenter (p. 198) ; ou encore que c'est pour avoir trop pâti de l'image sous-jacente du sauvage non-agriculteur qu'on leur a si longtemps imposée qu'ils en viendraient presque à considérer que : « protéger la forêt, selon cette perspective, revient à nier l'humanité des Indiens » (p. 166). On peut donc légitimement détruire la forêt pour pouvoir y cultiver au nom de la dignité des Amérindiens. Au-delà de ce qu'il peut apporter aux études brésilianistes, voilà donc un ouvrage qui retiendra l'attention de tous ceux qui s'intéressent aux subtiles interactions entre la défense de l'environnement et celle des droits des populations autochtones.
- 8 Sans doute d'aucuns seraient-ils tentés de reprocher à Kohler le peu de place accordée, dans son ouvrage, aux débats théoriques sur l'autochtonie et l'ethnicité ou, même, à

l'évocation de travaux célèbres portant sur des cas similaires [l'étude de Clifford (1988) sur les Mashpee, pour ne citer qu'un seul exemple]. Kohler a préféré opter pour une approche monographique, s'appuyant plutôt sur les données de terrain, multipliant les thématiques abordées et faisant la part belle à l'analyse de discours. Sans doute faut-il le féliciter pour ce choix audacieux, car le pari était loin d'être gagné. En effet, à la différence de ce qui se passe sur des terrains plus classiques, il était ici difficile (voire fondamentalement impossible) d'obtenir des données cohérentes, pour ne rien dire d'éventuelles certitudes. Comme l'écrit l'auteur, non sans humour, dans son chapitre introductif :

Les données qui s'accumulaient étaient fort disparates et contrastaient avec les travaux de mes collègues amazonistes, dévoilant des cosmologies impeccables aux oppositions bien tranchées. Souvent, j'avais le sentiment que les Pataxó, les jeunes tout particulièrement, ré-agençaient tout leur système de référence dès que j'avais le dos tourné. D'une fois sur l'autre, un rituel, une chanson en langue indigène disparaissait sans laisser de traces, mes relevés de vocabulaire autochtone étaient périmés non seulement à chacun de mes voyages, mais aussi d'un village à l'autre.
(p. 11)

- 9 Pari gagné, donc, que celui que s'était lancé l'auteur de cet ouvrage qui, chemin faisant, montre tout l'intérêt d'une approche « narratologique » de la culture. Il aurait été facile d'enfouir les Pataxó sous des monceaux de mépris. Kohler a réussi le tour de force de leur dresser plutôt un « Tombeau » au sens poétique du terme. Non un monument destiné à les enterrer, mais une composition littéraire en leur honneur.

BIBLIOGRAPHIE

CLIFFORD James

1988 « Identity in Mashpee », in James Clifford, *The predicament of culture. Twentieth-Century ethnography, literature, and art*, Harvard University Press, Cambridge, MA/Londres, pp. 277-346.

RAMOS Alcida Rita

1994 « The Hyper Real Indian », *Critique of Anthropology*, 14 (2), pp. 153-171.

NOTES

1. Lorsque je me suis proposé de les accompagner et de leur traduire l'essentiel des propos, j'en ai été empêché en vertu d'implacables critères racio-nationalistes : un Blanc, étranger de surcroît, serait malvenu dans une réunion de leaders indigènes brésiliens. Ses plumes sont juste bonnes pour écrire, inutiles pour l'esbroufe ! Comme si une peau cuivrée assortie d'un passeport vert conférerait automatiquement, en matière de traduction, des compétences supérieures à celles d'une peau rosacée assortie d'un passeport bleu...

AUTEURS

PHILIPPE ERIKSON

Université Paris Ouest Nanterre La Défense